

Louise Glück

## Huit poèmes

traduits de l'anglais par Raymond Farina

Louise Glück vit à Cambridge (Massachusetts) et dans le Vermont, et elle enseigne au Williams College. Elle a obtenu, en 1998, le Prix de Poésie Jerome J. Shestack pour *Aubade & autres poèmes* et vient de publier chez Ecco Press son dernier recueil, intitulé *Vita Nova*, dont sont extraits ces poèmes.

### AUBADE

Le monde était très grand. Puis  
le monde fut petit. O  
très petit, assez petit  
pour tenir dans un cerveau.

Il n'eut plus de couleur, fut tout entier  
intime espace : rien  
ni entra ni n'en sortit. Mais le temps  
s'infiltra en quelque sorte en lui, ce fut  
la dimension tragique.

J'occupais très sérieusement mon temps ces années-là,  
si mes souvenirs sont exacts.

Une chambre avec une chaise, une fenêtre.  
Une petite fenêtre, pleine des motifs faits par la lumière.  
Dans son vide le monde

était toujours un tout, non  
un fragment de quelque chose, avec  
le moi en son centre.

Et au centre du moi,  
une peine à laquelle je pensais ne pas pouvoir survivre.

Une chambre avec un lit, une table. Des éclairs  
de lumière sur les surfaces nues.

J'avais deux désirs : le désir  
d'être en sécurité et celui de sentir. Comme si

le monde allait se décider  
à s'opposer au blanc  
parce qu'il dédaignait le potentiel  
et voulait à sa place une substance ;

des panneaux  
dorés que frappait la lumière.  
Dans la fenêtre, roussâtres  
des feuilles du hêtre cuivré.

Sortant des stases, des faits, des objets  
mêlés ou entrelacés : quelque part

le temps qui bouge, le temps  
qui pleure pour être touché, pour être  
palpable,

le bois poli  
aux scintillantes distinctions –

et puis j'étais une fois de plus  
une enfant en présence des richesses  
et je ne savais pas de quoi les richesses étaient faites.

## LA NOUVELLE VIE

Je dors du sommeil du juste,  
plus profond que le sommeil, avant sa naissance,  
de celui qui vient au monde  
coupable de tant de crimes.  
Et ce que sont ces crimes  
personne au début ne le sait.  
Ce n'est qu'après bien des années qu'on peut savoir.  
Ce n'est qu'après une longue vie qu'on est prêt  
à lire l'équation.

Je commence maintenant à saisir  
la nature de mon âme, de l'âme  
que j'habite comme un châtiment.  
Inflexible, même dans la faim.

J'ai été dans mes autres vies  
trop pressée, trop avide,  
ma hâte fut source de souffrance en ce monde.  
Posant comme le tyran pose ;  
un cœur de glace, d'apparence superficielle.

Je dormais du sommeil du juste ;  
je vivais comme un criminel  
qui lentement repaie une impossible dette.  
Et je suis morte en étant responsable  
d'une sorte d'impitoyable nature.

## LOI NON ÉCRITE

Pour ce qui est de la façon de tomber amoureux :  
elle est, dans mon cas, absolue. Absolue, et, hélas, fréquente –  
ainsi fut-elle dans ma jeunesse.  
Et toujours d'hommes plutôt infantiles –  
immatures, moroses, ou poussant timidement du pied les feuilles mortes :  
à la manière de Balanchine.  
Ils ne sont pas pour autant à mes yeux des versions de la même chose.  
Moi, avec mon inflexible Platonisme,  
ma façon obstinée de n'envisager qu'une seule chose à la fois :  
je décrétais contre l'article indéfini.  
Et pourtant mes erreurs de jeunesse  
m'enlevaient tout espoir, car elles se répétaient,  
comme à l'ordinaire.  
Mais en vous je sentis quelque chose au-delà de l'archétype –  
une vraie exubérance, une vivacité et l'amour de la terre  
tout à fait étrangers à ma nature. À mon crédit,  
je bénissais en vous mon bonheur.  
Le bénissais absolument, tout comme ces années.  
Et vous dans votre sagesse et votre cruauté  
vous m'appreniez peu à peu que ce terme n'a pas de sens.

## ÉTUDE ROMAINE

Il eut d'abord l'impression  
qu'il aurait dû naître  
pour Aphrodite, non pour Vénus,  
qu'il restait trop peu de choses à faire,  
à accomplir, après les Grecs.

Et lui déplaisait la lumière,  
à laquelle la Grèce  
prétendait avec force.

Il maudissait sa mère  
(en privé, discrètement),  
elle qui aurait pu arranger tout cela.

Et puis il lui arrivait  
d'examiner les réponses  
dans lesquelles il finissait par reconnaître  
une sorte de pensée entièrement nouvelle,  
plus en accord avec ce monde, plus ambitieuse  
et plus politique, humainement parlant  
comme on dit aujourd'hui.

Et plus il réfléchissait,  
plus il éprouvait  
un vague mépris pour les Grecs,  
pour leur austérité, pour le mystérieux  
équilibre même des grandes tragédies –  
d'abord elles empoignent, puis  
deviennent presque sans surprise, routine.

Et plus il réfléchissait  
plus clairement se révélaient à lui  
tout ce qu'il y avait encore à apprendre,  
et décrié, un monde matériel qu'hier  
on eut du mal à dignifier.

Et c'est précisément dans ce raisonnement qu'il reconnaissait  
l'étendue et la trajectoire de sa propre  
nature en éveil.

## CONDO

Je vivais dans un arbre. Le rêve précisait  
un pin, comme s'il pensait que j'avais besoin  
qu'on me suggérât de garder le deuil. Je déteste  
que nos propres rêves nous traitent comme des sots.

À l'intérieur, c'était  
mon appartement de Plainfield, vingt ans auparavant,  
sauf que j'avais ajouté un poêle à bon marché.  
Profondément enracinée

ma passion pour le second étage ! Justement parce que  
le fait que le passé soit plus étendu que le futur  
ne signifie pas qu'il n'y a pas de futur.

Le rêve les confondait, les prenant  
l'un pour l'autre : répétait  
des scènes de la maison vide – Vera était là,  
parlant de la lumière.  
Et bien sûr il y avait plein de lumière, puisque  
il n'y avait pas de murs.

Je me disais : c'est là que le lit devrait être,  
c'est là qu'il était à Plainfield.  
Alors m'envahissait une sérénité profonde,  
semblable à celle qu'on ressent quand on est insensible au monde.  
Au-delà du lit invisible, la lumière  
de la fin de l'été dans la petite rue,  
entre des frênes tremblotants.

Le rêve innovait en ajoutant, si je puis dire,  
une dimension d'espoir. C'était  
un rêve magnifique, ma vie était petite et douce, le monde  
bien visible à cause de la distance.

Le rêve me montrait comment l'avoir encore  
tout en me protégeant de lui. Et c'est moi qu'il montrait  
moi dormant dans mon ancien lit, tandis que les premières étoiles  
brillantes traversaient les frênes dénudés.

J'avais été soulevée et emportée au loin  
dans une ville lumineuse. Est-ce cela que posséder veut dire,  
regarder de haut ? Ou est-ce que c'est encore un rêve ?  
J'avais raison, n'est-ce pas, quand j'ai choisi  
contre la terre.

## EURYDICE

Eurydice redescend aux Enfers  
Le difficile  
c'était le voyage, qui,  
dès qu'on arrive, est oublié.

La transition  
est difficile.  
Et le trajet entre deux mondes  
l'est particulièrement aussi ;  
la tension est très grande.

Un passage  
plein de regret, d'impatience,  
vers ce dont on a, en ce monde,  
rarement l'expérience ou le souvenir.

Seulement un instant  
quand la nuit des enfers  
s'installa de nouveau autour d'elle  
(douce, respectueuse),  
seulement un instant  
une image de la beauté terrestre  
put parvenir encore à elle, de la beauté  
dont elle portait le deuil.

Mais vivre avec l'humaine infidélité  
c'est autre chose.

## LE VÊTEMENT

Mon âme se desséchait.  
Comme une âme jetée au feu, mais pas complètement,  
sans intention de destruction. Brûlée,  
elle continuait. Fragile,  
pas à cause de sa solitude mais de sa méfiance,  
des suites de la violence.

Esprit, invité à quitter le corps,  
à rester un moment exposé,  
tremblant, comme avant  
de se présenter devant Dieu –  
esprit distrait de la solitude  
par la promesse de la grâce,  
comment pourras-tu croire encore  
à l'amour d'un autre être ?

Mon âme dépérissait et se contractait.  
Le corps pour elle devenait un vêtement trop large.

Et lorsque l'espoir me revint  
c'était un tout autre espoir.

## INFERNO

Pourquoi vous en alliez-vous ?

Je sortais vivante du feu ;  
comment est-ce possible ?

Rien n'a été perdu : tout a été  
détruit. La destruction  
résulte de l'action.

Était-ce un feu réel ?

Je me souviens de ce retour à la maison vingt ans avant  
pour tenter de sauver ce qui pourrait l'être.  
La porcelaine et le reste. L'odeur de fumée  
sur tout.

Dans mon rêve, je construisais un bûcher funéraire.  
Pour moi, vous comprenez.  
Je pensais que j'avais assez souffert.

Je pensais que c'était la fin pour mon corps : le feu  
semblait la fin convenant au désir ;  
c'était la même chose.

Et pourtant vous n'étiez pas morte ?

C'était un rêve ; je pensais rentrer chez moi.